

“ qu'on veut en avoir, pour la reproduction, on va souvent les chercher chez eux.

“ Pour améliorer leurs animaux, ils choisissent toujours les plus beaux reproducteurs et les plus belles femelles, et ils croisent avec intelligence, les diverses races, qui ont des qualités différentes ; alors, ils arrivent à corriger les défauts qu'ils peuvent avoir. Ainsi, par exemple, s'ils voient un bélier qui a un gros corps, de petites jambes une petite tête, des épaules larges, mais de vilaine laine, peu abondante ; comme toutes ces formes sont celles qui constituent une bête bien faite, facile à prendre la graisse et qui arrive en peu de temps à sa grosseur, ils mettent ce bélier avec des brebis qui ont de belle et abondante laine, mais qui, cependant, ne sont pas aussi bien faites que lui. Ils recherchent encore parmi les brebis bien fournies en laine celles qui ressemblent le plus au brebis pour les fermes.

“ L'agneau qui naît, prend du père et de la mère, et il est meilleur que l'un et l'autre. Quand il est en âge de produire, on l'examine avec soin on cherche ses défauts, pour l'accoupler avec un autre qui ne les a pas ; ce qui fait qu'on réussit à exempter leurs petits de ces défauts. Enfin, on choisit parmi les agneaux ceux qui ont le plus les qualités que l'on désire, on les accouple ensemble et on finit par avoir une race qui est parfaite.

“ C'est la conduite qu'a tenu notre directeur, et il a ainsi réussi à créer une nouvelle espèce ovine qui est très recherchée.

“ Après ces procédés, il ne reste plus qu'à bien les nourrir dès leur naissance, en nourrissant bien leurs mères pour qu'elles aient beaucoup de lait ; car la nourriture est au bétail ce que le fumier est à la terre, il faut bien se le persuader.

“ Les Anglais ont perfectionné ainsi toutes leurs races d'animaux et c'est une chose curieuse de voir ce qu'ils ont obtenu.

“ La chair de leurs moutons est très bonne à manger dès leur première année ; il ont des toisons très pesantes, en proportion de leur grosseur ; tandis que la plupart des nôtres ne peuvent être mis à l'engrais que dans leur troisième ou quatrième année.

“ Il en est de même de leurs bêtes à cornes. Ils sont parvenus à former une espèce de bœufs qui ne travaillent jamais. On ne les élève que pour la boucherie : aussi, à trois ans ils sont énormes et peuvent être parfaitement gras. Ils ont d'autres espèces de bœufs qui travaillent et qui sont cependant bien plus faciles à engraisser que les nôtres.

“ Leurs vaches engraisissent aussi

facilement, tout en étant bonnes laitières.

“ Leurs porcs ont les jambes minces et courtes, une très petite tête et le corps long, gros et rond. Je ne pourrais mieux les comparer qu'à une taupe. Ils engraisissent très jeunes et avec une extrême facilité. Malgré l'énorme poids qu'ils atteignent, 500 à 600 livres, ils ont les os petits et leur chair est excellente.

“ Les truies sont généralement très fécondes.

“ Ces animaux sont faciles à nourrir, ils mangent de tout. Leur appétit ne diminue pas vers la fin de leur engraissement, comme cela arrive souvent aux nôtres.

“ Enfin, il n'est pas jusqu'aux volailles qu'ils n'aient perfectionnées, toujours en choisissant avec le plus grand soin, pour la reproduction, les animaux qui possèdent les qualités qu'ils désirent, et en les nourrissant abondamment.

“ Tous les avantages dont je viens de vous entretenir, sont dus, comme vous avez dû le remarquer, à deux causes principales : des croisements bien entendus et bien dirigés, et une nourriture abondante, surtout pendant le temps de la croissance.”

— Comme c'est intéressant, disait la mère qui écoutait avec attention et les mains jointes. Ce n'est pas comme nous qui envoyons nos vaches au premier venu, sans savoir s'il est bien ou mal fait ; de même pour nos brebis. Mais, pourtant, pour avoir toutes ces belles bêtes, il faut beaucoup de fourrage pour les bien nourrir.

— C'est vrai, dit M. Martineau, c'est pour cela que les Anglais font tant de prairies artificielles, de navets, de betteraves et de toutes sortes de fourrage pour leurs bestiaux.

— Ces animaux là doivent leur coûter bien cher à nourrir, dit Progrès.

— Oui, mais qu'est-ce que cela leur fait, s'il les vendent cher à proportion ? Puis ne font-ils pas du fumier encore à proportion de la nourriture ? aussi comme les cultivateurs anglais engraisissent abondamment leurs terres !

Et croyez-vous que si vous pouviez avoir à trois ans un bœuf que vous vendriez quatre vingt à cent piastres, il ne vous payerait pas bien le fourrage qu'il aurait mangé ?

En Angleterre, un fermier qui n'a pas assez d'argent pour acheter de bons reproducteurs, en loue. Il paie cher, mais il est amplement dédommagé par les écarts ; puis, en choisissant les plus beaux de ses élèves, il a bientôt d'aussi beaux reproducteurs que ceux qu'il a loués, et il n'a plus besoin d'y avoir recours.

En Allemagne, les bons cultivateurs font comme en Angleterre, mais

cependant, ils ne sont pas aussi habiles que les Anglais.

Progrès et Marguerite étaient tout oreilles ; ils avaient bien compris tout l'avantage qu'il y aurait à produire beaucoup de fourrages, pour avoir de très beaux bestiaux, bien nourris, qui feraient beaucoup de bon fumier ; mais ils ne savaient s'ils pourraient jamais en venir là.

Nous verrons plus tard, comme leur crainte était mal placée, et que personne mieux qu'eux avait tout ce qu'il fallait pour réussir.

Si Routineau eut été présent, il n'eut pas manqué de critiquer et de ridiculiser la plupart des choses qu'écrivait Marcel. Sa haine contre tout ce qui sent la science n'eut pas plus fait défaut alors que dans d'autres circonstances, et comme tous les Routineaux du monde, il eut fait sonner bien haut ce dicton de l'ignorance : *nos pères sans instruction, en savaient bien plus que tout ce qu'il y a dans les livres*. Qu'ils étaient privilégiés, ces pères, de tout savoir, sans jamais avoir rien appris !

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1870.

Les instruments aratoires aux Expositions de Utica et Toronto.

Suggestion.

Nous avons déjà dit un mot des Faucheuses et des Moissonneuses en même temps que nous exprimions le désir de voir bientôt ces machines à l'œuvre, dans un champ d'essai en Canada, où chacun pourrait juger par lui-même de leur valeur. A notre avis, ce serait au gouvernement de la Puissance à inaugurer ces essais d'instruments aratoires, afin qu'ils servissent aux différentes Provinces. Ces essais demandant un grand soin, et des juges très-habiles, sont coûteux et ne peuvent pas réussir si les fabricants eux-mêmes n'y trouvent pas leur profit et n'y sont pas attirés par tous les moyens. Or, une médaille d'or, décernée au nom du pays entier, aurait sans doute plus d'attraction que la même prime offerte par une des provinces. Pourquoi n'aurions-nous pas ici notre Société Canadienne d'agriculture, à l'instar de la Société Royale d'Angleterre, qui a pour mission l'amélioration de l'agriculture dans toutes les parties de la Grande Bretagne ? Nos M. P. et M. C. A., nous